

# L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
A LYON  
44, Rue de la République, 44  
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS  
1, Rue de Jussieu, 1  
et chez tous  
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues  
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER  
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF  
GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS  
Six mois Un an  
France. . . . . 5 fr. 10 fr.  
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués  
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## LE CHANSONNIER ERNEST CHEBROUX



Le sympathique Président de la Lice chansonnière, ce caveau des jeunes qui compte tant d'illustres vieux — car c'est le monopole du génie de rester jeune toujours — M. Ernest Chebroux publie chez L. Labbé, ses Chansons et Sonnets. C'est un volume très joliment imprimé et illustré d'un charmant dessin de F. Fau. Dans sa préface, le populaire chansonnier Gustave Nadaud s'exprime ainsi :

*Chebroux, enfin tu les publies,  
Ces chants de l'esprit et du cœur,  
Ces quelques pages bien remplies,  
Où tes refrains chantent en chœur.  
Va, tu n'as besoin de personne ;  
Quêter n'est pas dans tes façons ;  
Mais tu veux bien que je te donne  
Une chanson pour tes chansons.*

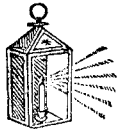
M. Chebroux connut les triomphes du faubourg : il vit ses refrains courir les rues, mais moins que tant d'autres. C'est un poète, son talent personnel, très délicat, ne se ploie pas aux exigences de la mode, assoiffée d'on ne sait quelle poésie frelatée qui sera la honte de ce temps-ci. Il chante, méprisant l'image grossière, le sous-entendu grivois, et ne demande le succès qu'aux belles et robustes passions. De ce rapsode épris d'amour et de liberté, nous ne pouvons résister au plaisir de publier la romance suivante, l'une des perles de l'écrin :

### LE SOLEIL EST COUCHÉ

*Là-bas, derrière la colline,  
Dans le ciel qu'on voit s'embraser,  
L'astre superbe qui décline  
Lentement semble s'écraser ;  
C'est l'heure du calme suivie ;  
C'est un jour de plus retranché  
Au nombre des jours de la vie :  
Le soleil est couché !  
J'ai cueilli ta fleur embaumée,  
Amour, rayon tombé du ciel ;  
Sur mes jours, une bien-aimée  
A versé la joie et le miel.  
L'âge, d'une main sacrilège,  
Cette fleur, hélas ! a fauché..  
Elle ne croît pas sous la neige.  
Le soleil est couché.  
A tous les dieux j'ai voulu croire  
Plein d'espoir, mon cœur virginal  
A vingt coupes a voulu boire,  
Sans cesse altéré d'idéal.  
Et puis, comme l'oiseau des grèves,  
Que le plomb cruel a touché,  
L'espoir est mort. Adieu mes rêves :  
Le soleil est couché.*

*Poésie, âme de mon âme,  
Tu m'as versé ton doux poison ;  
J'ai chauffé mon cœur à ta flamme,  
Tant qu'il fut en sa floraison.  
A ton baiser, à ton étreinte,  
Trop tôt je me vois arraché ;  
Pour moi ta flamme s'est éteinte :  
Le soleil est couché.*

*J'ai voulu croire au Dieu suprême  
Qui parle d'un monde meilleur ;  
Est-ce raison ? Est-ce blasphème ?  
Le doute sceptique et railleur ;  
O croyance, blanche colombe,  
Sur ton aile un jour a marché...  
Pour moi tout fuit à la tombe :  
Le soleil est couché.*



## Les Indépendants

Une autre exposition de peinture est ouverte, à Paris. Les toiles y sont peu nombreuses ; tous les refusés du Salon de l'Industrie n'y sont pas ; mais y en a-t-il un seul ? Beaucoup sont venus, qui n'eussent osé affronter l'aréopage dont M. Gerveix a esquissé les profils et les para-pluies. On avait dit : « Il n'y a pas de jury d'admission ». Quelques barbouilleurs en ont profité, puis des fumistes. Des indépendants ! C'est bientôt dit, et rien n'est moins prouvé. En art, en politique, en littérature, ils sont une foule qui se disent indépendants. Ils ne savent point sans doute combien ce titre est dur à porter. Pour être indépendant il faut être quelqu'un. Les médiocres le voudraient-ils, ne seraient pas des indépendants. Ce rapin sans talent a essayé d'imiter tout le monde, il a fait ses premiers pas dans les sabots des parvenus ; et à chaque pas c'était une chute. Il est au-dessous du dernier poncif qu'il raille. Il est incapable de mettre d'aplomb un bonhomme, de peindre un bras dans le ton, d'allumer un rayon de soleil dans une futaie ; ayant peine à faire à peu près, sans y parvenir, il jure par Manet que ce qu'il a de mauvais c'est de l'audace, que rien n'est abandonné au hasard, que le grotesque est voulu. Il voit comme ça : il est indépendant. Des indépendants il en est : ce sont les plus fiers et les plus dignes d'entre nous, c'est pourquoi il nous déplaît de voir des nullités se parer d'un titre qui n'appartient qu'aux croyants et aux robustes. Au Palais de l'Industrie, la place appartient de droit aux poussins du quai Malaquais et de la villa Médicis. Parmi les œuvres qui ne trouvèrent pas grâce devant les Boulanger et autres mitrons fabricants de croûtes officielles, quelques-unes sans doute eussent mérité de s'appeler des œuvres indépendantes. Nous ne parlons point de celles des satiriques de mauvais goût comme M. Boutet de Mon-

vel, ou des exploiters de nu érotique comme M. Garnier, mais des artistes sincères n'attendant rien de la réclame, voyant juste et peignant ce qu'ils voient. Ils ne sont pas nombreux et leur jour viendra : s'ils tombent avant d'être connus du public, les marchands, qui guettent leur proie, sauront préparer, dans leur intérêt, l'œuvre réparatrice. Il en est de la peinture écrite comme de l'autre, et les indépendants littéraires ont tout gagné en appel. Ils ont même fait école d'indépendance. Sous leur drapeau glorieux ils abritent quelques novateurs hardis, au talent bien personnel — et l'innombrable légion des ratés. Mais c'est en politique surtout que sont les indépendants dont il faut de près regarder l'étiquette. Ce ne sont point des Alceste lâchant de dures vérités ; des penseurs se refusant à obéir au mot d'ordre, fût-il le salut ; dédaignant les compromissions lâches, les combinaisons louches, les unions malpropres ; des politiques de sentiment compromettant la réussite pour se tenir en bons termes avec leur conscience. Ce rôle est celui des grands caractères. A le jouer, on ne devient ni député, ni conseiller, ni ami des conseillers, ni ami des députés. Mais on demeure honnête homme. Les indépendants, ce sont les girouettes qui grincent à toutes les bises, d'où qu'elles viennent. On veut ménager la chèvre et le chou, crier : Vive le roi ! vive la Ligue ! ne point froisser ses amis, ménager ses ennemis, n'avoir nulle part d'adversaires, on dit qu'on est indépendant. C'est une belle épithète qui n'engage à rien. En politique, elle rapporte davantage qu'en peinture : la cimaise est aux indépendants, car, en dépit du proverbe, ils ne restent presque jamais le derrière entre deux selles. On peut dire de l'indépendance ce qu'on dit de l'amitié : le mot est commun, la chose est rare. En art, l'indépendance n'est souvent que le faux-nez de l'impuissance, en politique que le masque de l'indifférence et de l'hypocrisie. Georges LETELLIER.

## SYMPHONIE EN ROUGE MAJEUR



Nous ne verrons pas s'entretuer les Russes et les Anglais. Les plaines du Nord ne serviront pas encore, cette fois, de festins aux corbeaux. Le czar et la reine, prêts hier à signer le duel effrayant des deux nations, ont donné contre-ordre. Les lourds canons ont glissé des affûts, les mobilisés ont pris la blouse du paysan. On ne s'assassinera pas aux portes de l'Orient. Vous songez : les diplomates ont réfléchi ; les Russes ont compté leurs millions, les Anglais ont compté leurs armes. On a calculé les chances probables de part et d'autre, on ne s'est pas senti maître du terrain, on a reculé pour mieux sauter. Eh bien non, rien de pareil. C'est à Marie Féodorowna, impératrice de Russie « que l'Europe devra de voir se dissiper, sans catastrophe, l'orage qui grossissait au fond de l'Asie, c'est à elle que des milliers de mères devront d'embrasser encore leurs fils. »

M. Cornély le dit. M. de Cornély est gentilhomme ou tout comme ; il assista au couronnement — d'un peu loin, mais y assista de compagnie avec des laquais. Il a depuis une oreille de la cour — une grande oreille. Rien de ce qui se passe en Russie ne lui est étranger ; les offices de Gatchina le tiennent au courant.

Il sait ce qui se passe dans l'intimité du souverain ; il le raconte en style lyrique ; ne croyez pas qu'il nous trompe. Ce n'est pas Cornély le père des *cracs*, il est le Don Juan de la cour de Russie. Il écrit cette page que Paul de Kock ne renierait pas :

« Et le soir, autour de la table à thé, on fait de la musique. Alexandre III joue du violoncelle, un de ses frères de la flûte, un autre du cornet à *cylindres* (traduisez : cornet à pistons) ; un petit concert s'organise auquel l'Impératrice prend part en mêlant sa jolie voix aux petites voix de ses enfants. »

Musique de chambre. Des Roseaux a joué vingt fois cette scène à la salle Erard. C'était tordant. On croyait qu'il inventait ; pas du tout, il étalait aux yeux du public les harmonies de la monarchie absolue.

Pourquoi la Maison de Russie n'est-elle pas venue dimanché ? Il y avait, aux Tuileries, un festival monstre ; elle risquait d'y décrocher une médaille. Voyez-vous la Société instrumentale et chorale l'*Alexandre*, rentrant à St-Petersbourg avec le premier prix de lecture à vue ou un accessit d'exécution ? Comme exécution, le czar est très fort. Si ce n'est pas l'avis de M. Gounod, c'est à coup sûr celui des nihilistes.

M. Cornély nous dit ce qu'il advint quand se furent tus les violoncelles, les flûtes et les cornets à pistons.

La czarine a inspiré au czar l'horreur de la guerre « doucement, tranquillement, harmonieusement comme elle fait tout. » La czarine fait tout harmonieusement. M. Cornély aurait-il entendu ? Comme l'amant de je ne sais quel conte d'Armand Sylvestre se serait-il enivré au bruit de la musique impériale ? Pas plus que notre préfecture, les cabinets de St-Petersbourg n'ont de mystères. Pauvre petite reine qui lira cet article et qui rougira. Une femme n'aime pas entendre parler des harmonies de sa nature.

O Cornély, ô maître, vous écoutez aux portes — et à quelles portes ? Vous notez les mélodies intimes, les tremolos secrets, la note franche qui sonne comme une fanfare, le *si* bémol qui s'étend comme un chant d'oiseau dans le bois ; vous avouez avoir saisi des gammes qu'on ne jouait pas pour vous et senti, ainsi que s'exprime à peu près Coppée, une odeur qui serait un dièze.

Et royaliste ardent, imitant Pandore, vous avez dû répondre : « Majesté, vous avez raison ! »

Mais la Majesté dira que vous avez tort, M. Cornély : il n'est pas d'usage de raconter ces choses-là.

Pourtant, c'est aux harmonies de la czarine que l'harmonie de l'Europe devra de n'être point troublée. Le sort de plusieurs millions d'individus dépend d'un caprice d'une femme. Si Marie Fedorowna avait dit comme Eugénie de Montijo : « C'est ma guerre », Russes et Anglais se mettraient les tripes au soleil. Avant de déclarer la guerre à l'Angleterre, le czar a pris conseil de sa bourgeoise : elle était dans ses jours de sentimentalisme ; elle a dit : « Les Anglais ! le sang ! non. »

Et la partie est remise au jour où il lui plaira de dire : « Oui ! »

Il ne nous déplaît pas de voir le champion de la fleur de lys déclarer, avec le sérieux de M. Ignoré, que la monarchie absolue c'est un empereur qui joue du violon, de la flûte ou du cornet à pistons, et qui ne s'arrête d'incendier l'Europe que dans la crainte de déplaire à sa femme.

GNAFRON.

## LE BAPTÊME DES RUES



Les édiles parisiens vont encore changer le nom de certaines voies. C'est pour eux un passe-temps politique fort agréable qu'ils renouvellent souvent. Baptiser une rue, c'est une occasion de caser ses amis défunts et d'imposer à chacun ses admirations personnelles. Lyon n'échappe pas à cette monomanie. Un Lyonnais qui revient dans ses pénates après deux ans d'absence a grand-peine à retrouver sa route. Imposer des opinions politiques à nos murailles, les obliger à être impériales aujourd'hui, républicaines demain, les teinter, selon l'époque, en vert, en blanc, en rouge clair ou en rouge foncé : c'est impraticable. Il nous déplaît de lire certains noms sur les rues, et des noms qui nous plaisent déplaisent à d'autres. A chaque session, les conseils revoient l'indicateur et font des corrections. C'est drôle, peut-être même logique, mais c'est gênant.

On n'a pas donné des noms aux rues pour la plus grande gloire des morts, mais pour la plus grande commodité des passants. Les changer est nous obliger à des efforts de mémoire pénibles. Si encore les noms choisis étaient connus, on les retrouveraient.

Il faut désigner les rues, parbleu oui ; à défaut d'un numéro, comme en Amérique, qu'on leur donne une appellation géographique, ethnographique, pittoresque ; on n'aura que l'embarras du choix et, au simple prononcé du

nom, on saura de quel quartier il s'agit. On ne peut refaire l'indicateur : que du moins on ne substitue pas aux noms actuels, des noms qui, au premier tour de girouette, vont varier encore. Si l'on veut faire disparaître les désignations qui blessent ce que les politiciens nomment, sans rire, la conscience publique, qu'on les remplace par des indications sans couleur qui ne changeront jamais plus.

Maintenant si l'on tient à rappeler aux Lyonnais ou aux Parisiens le souvenir des leurs qui ont joué un rôle historique, on n'a qu'à placer dans chaque rue une notice sur ses hôtes d'antan, sans distinction de parti, sans tenir compte du genre de popularité. La plaque indicatrice sera ainsi, selon le cas, un livre d'or ou un pilori.

Mais, de grâce, qu'on ne nous change point au hasard des fluctuations politiques le nom de nos rues, ou nous en viendrons à souhaiter de pouvoir répondre comme Gustave Planche à qui lui demandait sa demeure : « Sur les grands boulevards, le premier arbre à droite, la sixième branche au-dessus du sol. »

CHAMPAVERT.

## CHRONIQUE DE PARIS

### JEUX DE PRINCES

En leurs manoirs, dont ils ne paient les termes qu'à l'aide d'expédients, nos beaux fils s'ennuyaient. La chasse est un plaisir onéreux et plus difficile que jamais ; la meute du châtelin n'a plus le droit de fouler les champs où Jacques Bonhomme peina. Que faire ? Les tournois sont d'un autre âge ; les compagnies ne sont point le bénéfice des gentilshommes, on gagne d'ordinaire le bâton de maréchal à la pointe de son épée ; les cloîtres sont tristes, la dime donne peu, le paysan lit Voltaire — même lorsqu'il destine aux ordres l'aîné trop paresseux pour mener la charrue. Pourtant nos oisifs, nos descendant des preux, ou ceux de plus fraîche date qui disaient à Bonaparte : « Sire, je *venons* ! » cherchent à se distraire, à prouver qu'ils vivent, à entretenir les gazettes du bruit de leurs exploits.

Ils ont d'abord fondé le cirque Molliér. Comme leurs aïeux la lourde cuirasse, ils ont revêtu le maillot, et, sur leurs fronts, au lieu du casque d'acier, ont collé la perruque de filasse. Les paladins ont joué les clowns ; Roland s'est appelé Paillasse et les ducs de La Rochefoucauld ont choisi pour modèle « M. Auguste ». Ces altiers, qui lavaient jadis les affronts avec du sang, ont tendu aux soufflets les fesses et les joues. A chaque gifle, eux qui, l'autre siècle, eussent crié : « En garde ! » ripostent avec un sourire bête que le carmin élargit jusqu'aux oreilles : « Ça y est ! »

### FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL

## LE SECRET DE NOËMI<sup>(1)</sup>

Qui ne se rappelle Fœdora, la *femme sans cœur* de la *Peau de chagrin* ! C'est peut-être un des types que Balzac a décrits le plus minutieusement. « Ni vertueuse, ni fautive », la comtesse aimée de Raphaël tient dans ces deux mots. Les femmes de glace sont moins rares qu'on ne croit dans la société contemporaine. Il en est cependant qui ne demanderaient qu'à fondre et qui sont retenues, les unes par des scrupules religieux, les autres par la crainte qu'inspire un mari sévère ou une famille ombrageuse.

De tous les sentiments féminins, le premier à naître et celui qui s'éteint le plus tard, c'est le besoin d'être aimée. Les marques de sympathie, de soumission que reçoit la femme restent toujours au-dessous de ses aspirations et un amour-propre inné lui dit qu'elles sont inférieures à ses mérites. Ce reproche que, du fond de l'âme, elle adresse à tout ce qui l'entoure, elle le subit aussi ; comme si un penchant inévitable contraignait chacune d'elles à porter dans son for intérieur une puissance d'affection que rien ne peut satisfaire, à payer d'ingratitude quiconque l'aime sincèrement.

Chez l'exquise mondaine dont je vais conter l'histoire, ce besoin d'être aimée avec ardeur, avec passion, est le seul sentiment qui ait vraiment de la force ; inquiète et impérieuse maladie qui la rendue vicieuse, sans qu'elle soit jamais allée jusqu'à l'abandon complet de sa personne, et qui, dépravant une âme naturellement bonne, a produit les mêmes effets que le libertinage et le défaut de principes.

(1) Cette histoire est absolument authentique. Elle s'est passée, il n'y a pas huit jours, dans un des hôtels les plus somptueux du quartier de l'Etoile. Le conteur a beaucoup hésité avant de livrer à l'impression l'aveu brutal qui termine son récit ; mais après avoir cherché les équivalents, il a dû s'avouer qu'aucun ne rendait exactement l'effet, et il s'est décidé à respecter la vérité jusque dans son horreur.

Il n'y a que quatre ou cinq ans, la colonie étrangère vit arriver un renfort. M<sup>me</sup> Noëmi Stembrine, femme d'un banquier exotique, fit sensation au bal de l'ambassade de Russie.

M. Stembrine avait épousé, dans un de ses voyages d'affaires, une jeune Havanaise, parvenue, lors de son arrivée à Paris, au point suprême de sa beauté : fleur qui venait de s'épanouir en pleine possession de tout son éclat et de tout son parfum.

Stembrine était à la tête d'une fortune considérable, acquise par des moyens connus, fort avouables, et ne donnant lieu à aucune action correctionnelle, comme celle de certains barons d'outre-Rhin.

Quand la belle Noëmi eut subi toutes les épreuves de la présentation, et qu'elle se sentit le pied suffisamment parisien, elle ouvrit à son tour ses salons.

Le banquier avait loué un bel hôtel dans une des rues qui se jettent dans les Champs-Élysées. Un homme de goût, tapissier et bibeloteur, y distribua des meubles choisis avec soin, de vieilles tapisseries, des tableaux des maîtres modernes. Il y en avait pour tous les goûts ; hommes du monde, artistes et grandes coquettes devaient se déclarer satisfaits.

Il n'y eut plus de soirée, de bas blanc, vert ou jaune, sans que les reporters attachés aux livrées ne se fissent un devoir de citer M<sup>me</sup> Stembrine parmi les plus belles et les plus remarquées. La description seule de ses toilettes a fourni — en plusieurs éditions — sept ou huit cents lignes à la presse de *high life*.

En dehors des réceptions d'apparat, la belle Noëmi donnait fréquemment des soirées musicales. Un public restreint, trié sur le volet, venait savourer ses concerts intimes. Il y avait des entr'actes pendant lesquels on allait faire un tour dans la serre. C'est là que Noëmi régnait véritablement ; elle avait un mot et une fleur pour chacun de ses invités. Sans jamais s'engager d'une façon positive, elle ne décourageait personne. Parmi les courtisans ordinaires de toutes les beautés parisiennes, chevaliers de

l'éventail, hommes de compagnie qu'on aperçoit au second rang dans les loges de l'Opéra, et au premier dans l'enceinte du pesage sur tous les champs de courses, chevaliers errants qui vont, l'été, de Dieppe à Trouville, et de Trouville à Luchon ou à Biarritz, sept ou huit se croyaient certains de réussir. Chacun d'eux, tour à tour, avait été l'objet d'une préférence marquée. M<sup>me</sup> Stembrine aimait qu'on lui fit la cour. Elle disait, tantôt à l'un tantôt à l'autre : « Venez demain à quatre heures, je serai seule. » Quelquefois elle consacrait une soirée entière à l'un de ses adorateurs. Elle tolérât qu'il se mit à genoux devant elle, qu'il couvrit de baisers ses mains, ses bras et jusqu'à ses épaules ; mais quand l'amoureux, chauffé à blanc, essayait de toucher à la toilette, M<sup>me</sup> Stembrine le repoussait et sortait comme affolée.

L'amoureux entendait un bruit de verrous que poussait la belle fugitive, et, après quelques minutes d'attente, il reprenait son chapeau et sortait tout penaud.

Ainsi éconduit, le baron de Vix résolut d'en avoir le cœur net. Ayant rencontré M<sup>me</sup> Noëmi Stembrine au bal de l'ambassade de Russie, deux ou trois jours après la scène des verrous, il s'assit à côté d'elle et lui dit à l'oreille :

— On connaît maintenant les motifs de votre rigueur...  
— Ma rigueur, répondit Noëmi, n'a d'autre motif que ma volonté de rester fidèle à mon mari.  
— Oh ! fit ironiquement le baron, un mari qui est absent les deux tiers de l'année !  
— L'absence de mon mari ne me dégage pas de mes devoirs.

— Il y a autre chose.  
— Quoi donc ?  
— Vous êtes belle, vous avez des cheveux qu'envierait une comète, des yeux comme on n'en trouverait pas même en Andalousie... Vous avez des épaules superbes, des bras d'un modelé irréprochable, mais on affirme que le reste ne répond pas à ces perfections !

M<sup>me</sup> Stembrine se mordit les lèvres ; elle avait pâli.  
— Par exemple ! murmura-t-elle.  
— Et, continua le baron, cette opinion tend à se généraliser.

Le cirque a son avantage : devant ce public de jolies femmes on peut étaler ses formes, d'autant mieux qu'il n'est pas défendu de tricher. Mais le cirque est cher : il coûte sans rien rapporter — que la gloire de Bibi et pour un de Noailles ou un Montmorency une nuit à l'œil avec Nana.

La noblesse a trouvé mieux : elle a inventé le Canis-Club.

..

Elle s'est souvenue du roi devenu gaga dont la principale distraction était de chasser des lapins dans ses appartements. Elle a organisé une chasse aux lièvres dans le champ de Mars. Des barrières ont été élevées bornant l'espace. On y lâche des chiens à la poursuite des lièvres. Le lièvre, après quelques ricochets, devient fatalement la proie des lévriers qui le dévorent sur place. Le spectacle est répugnant. S'il eût été permis à ce bon Toussenel d'assister à cette chasse ignoble, l'*Esprit des bêtes* compterait une admirable page de plus.

Nous ne voulons pas faire de sensiblerie ; nous n'avons pas à prendre la défense du gibier, ni à invoquer à son profit la loi Grammont, mais, à la vérité, le Canis-Club n'est pas une chasse, c'est un divertissement. A ce propos, on a rappelé les courses de taureaux ; cruauté à part, la comparaison n'est pas possible ; nos jeunes hobereaux ne seraient pas de taille à tenir l'épée d'un Lagartijo. Ils aiment les distractions sans danger.

La chasse aux lièvres, dans cet espace restreint, a quelque chose des combats de dogues ou du jeu de l'oie : elle est barbare. C'est l'écrasement du faible par le fort. Un pauvre animal, trompé dans ses ruses et dans son courage est livré à la meute affamée de chiens voraces. Il ne lutte que par instinct, il doit être déchiqueté avant d'avoir pu se défendre. C'est dans le programme.

Nos preux crient : Bravo ! à l'imitation de l'inventeur de ce plaisir de blasés, un jeune duc dont le grand père fut de ces animaux à quatre pattes que La Bruyère aperçut dans un champ.

..

Nous ne sommes point surpris de voir cette belle jeunesse se tant divertir à ces combats singuliers. A la sottise et à la cruauté, on reconnaît la déchéance d'une race. Les lions de l'armorial de France sont des singes au cirque Molier et des loups au Canis-Club. Cyniques et barbares, ils sont tombés de chute en chute au dernier degré du sadisme. C'est dans la barbarie qu'ils cherchent le réveil du plaisir.

Ce sont bien là les fauves qui sortirent de leurs caves au lendemain de Mai. Pendant la bataille, plus lâches que prudents, ils s'étaient cachés, non seulement pendant la

bataille des rues, mais quand Français et Prussiens se mesuraient.

L'odeur de la poudre dissipée, ils reparurent, et pour montrer qu'ils n'avaient pas peur, ils crachèrent à la face des prisonniers.

Ces nobles déchus sont ceux que l'on vit sur la route de Versailles, alors qu'elle était sillonnée par les convois de communards, sous la conduite de ce marquis, M. le bourreau de Gallifet. Mâles et femelles, ils invectivèrent à l'aise et prouvèrent aux vaincus que s'ils avaient oublié les traditions de l'honneur, ils se souvenaient du catéchisme de Vadé.

Il leur faut des divertissements sanguinaires. Ils ont demandé la *quadrilla* : on la leur a refusée ; ne pouvant fusiller des hommes, éventrer des chevaux, ils étripent des lièvres.

Mais surtout ils jouent. Les lièvres ne sont que le prétexte : le civet ce sont les paris.

..

Quand on ne fait œuvre de ses dix doigts, que les revenus sont maigres et que madame, trop vieille, ne peut plus acquitter la note des fournisseurs ni payer sur le foin des écuries les gages des palefreniers, il faut avoir recours à d'autres moyens. On vit du jeu, faute de mieux. Le tout est de mettre le hasard de son côté. Sous ce rapport quelques authentiques blasonnés savent du grec autant qu'homme de France. C'est à se demander comment certain comte, dont les aïeux reposent à Florence, n'a pas encore fait la monarchie : quand il tient la banque, à tout coup, il amène le roi.

Le Canis-Club est un nouveau champ de courses ; les naïfs se disent que c'est « un petit jeu franc et loyal » puisqu'il n'y a pas de jockeys. Le gagnant c'est le premier chien qui attrape le lièvre. Mais dans la mêlée des appétits canins, une levrette y perdrait ses petits. En tous cas, les gogos y perdent leurs illusions et leurs porte-monnaie.

L'affaire est bonne : les organisateurs se frottent les mains. On compte redorer des blasons. La noblesse va reflorir. Le cirque lui rendra son prestige, le Champ-de-Mars sa fortune. Au fond nous en sommes ravis et faisons des vœux pour que le Canis-Club prospère : la noblesse n'avait encore que des clowns ; pour l'achever il ne lui manquait que des bonneteurs.

OCTAVE LEBESGUE.

## EXEMPLE

La peine de mort est un exemple.

La preuve. A l'exécution de Campi assistait Gamahut.

Six mois plus tard, Gamahut, devenu assassin, était condamné à mort.

On exécute Biton à Riom, et, dans la même semaine, un vagabond assassine un passant à Maison-Jaune.

On voit comme la peine de mort empêche le crime.

## LE TORPILLEUR



On l'a décrit longuement.

Ce torpilleur qui porte un numéro, comme un forçat, est en effet un assassin distingué. L'Etat compte beaucoup sur lui. Il est petit, trapu, hypo-

crite ; quand il fait son coup, il se cache. On lui signale un navire de guerre, il se met en embuscade, autant que possible de nuit, se dérobe derrière les flots et file sous le navire, et le frappe mais au ventre, en dessous. Il ne faudrait point

... qu'on chicanât

Et qu'on prit pour duel un simple assassinat.

C'est un assassinat très lâche, rien de plus. La torpille lancée, le navire fait eau ; c'est le naufrage sans lutte, le géant s'abîme dans la mer. Le torpilleur, toujours à l'abri, se dissimulant de son mieux, regagne ses pénates. On le cite à l'ordre du jour, on le décore et le tour est joué.

Le lendemain, tous les journaux causent de lui, ni plus ni moins que de Marchandon ; on raconte ses prouesses en première page. C'est surprenant : d'un seul coup il a fait deux ou trois cents victimes, détruit un navire de plusieurs millions. Si le torpilleur 68 n'a pas de nom, je propose de l'appeler le *Troppmann*. Mais son orgueil souffrirait sans doute d'avoir pour parrain ce novice dans le crime qui se contentait d'exterminer une famille à la fois.

On ne songe pas sans frémir à la légende des noyades de Carrier.

Une fois en pleine mer, la trappe du bateau s'ouvrait, paraît-il, et les passagers allaient donner à souper aux requins. Oh ! le vilain homme ! disent les bonnes âmes. Un inventeur construit une chaloupe qui détient à l'avant un obus chargé de nitro-glycérine. Cette torpille, jetée dans les flancs d'un navire, fait une entaille qui équivaut à la bascule de Carrier, les passagers du navire sont condamnés à périr dans les flots et, tout comme ceux de Nantes, à aller donner à manger aux poissons. Et les bonnes âmes disent : O la belle invention !

Il faudrait s'entendre pourtant : dans les deux cas, nous

— Mais qui donc pourrait savoir ?...

— Votre mari a peut-être parlé ?...

— C'est impossible. Et, du reste, il ne ment jamais.

— Alors, c'est une calomnie ?

— Une abominable calomnie.

Un habit noir vint réclamer M<sup>me</sup> Stembrine pour un quadrille et le baron de Vix ne trouva pas la possibilité d'approcher de nouveau la belle étrangère pendant le courant de la soirée. Ce ne fut qu'en sortant que M<sup>me</sup> Stembrine lui dit à voix basse :

— J'ai besoin de vous parler... je serai chez moi demain soir à dix heures.

Le baron s'inclina comme pour dire : Je n'aurai garde d'y manquer.

..

Il arriva à l'heure précise. Une femme de chambre le fit entrer dans le salon où ne se trouvait aucune espèce de lumière. Il y avait cependant comme une transparence, une sorte de crépuscule. La glace sans tain qui se trouvait au bout du salon laissait apercevoir un petit boudoir éclairé par une veilleuse suspendue au plafond. En regardant à travers le feuillage qui s'allongeait paresseusement sur la glace et faisait l'effet d'un rideau à jour, on distinguait un divan recouvert de soie bleue, un piano, deux jardinières. Au fond, une portière en tapisserie masquait l'entrée de la chambre de M<sup>me</sup> Stembrine.

Tout à coup la glace s'éclaira, et le baron vit entrer la belle Américaine qui tenait un bougeoir à la main et s'avavançait doucement comme une somnambule.

Elle alluma quatre bougies roses qui se trouvaient sur la cheminée, deux autres sur une console. Puis, elle dégrafa un peignoir de cachemire blanc dont elle était couverte ; le peignoir roula à ses pieds et Noémi apparut dans toute sa splendeur. Ce fut comme le réveil d'Adam. Une autre Eve étalait sa beauté parfaite aux yeux du baron éperdu.

Noémi se contempla nonchalamment devant l'armoire à glace, se tournant et se retournant dans tous les sens. Elle posa le pied sur une chaise et arrangea sa jarrettière, pose délicieuse qui faisait ressortir la chute des reins et le mo-

delé des jambes. Pas plus quand elle se baissa que lorsqu'elle reprit sa marche vers la cheminée, il n'y eut de tressaillement dans le marbre de sa gorge. Le globe resta parfait dans sa rondeur.

Le baron de Vix, les narines serrées, étouffait sa respiration ; sans s'en apercevoir, pendant cette vision féerique, il mit en charpie une paire de gants qu'il tenait à la main.

La belle étrangère disparut tout à coup derrière la tapisserie, et le baron, la vue troublée, le cœur en tempête, se laissa tomber sur un fauteuil.

Il resta plongé dans une méditation ardente, cherchant les moyens d'arriver à la réalisation de ses rêves. Un bruit vint le secouer, M<sup>me</sup> Stembrine ouvrait la porte du salon, et, appuyant le doigt sur le bouton de la sonnette :

— Comment ! baron, s'écria-t-elle, on vous a laissé sans lumière ?

— Madame ! balbutia le visiteur.

Un domestique entra, portant deux girandoles, et M<sup>me</sup> Stembrine, tendant la main à M. de Vix, lui dit de l'air le plus naturel du monde :

— Nous allons faire un peu de musique, voulez-vous ? J'ai appris les couplets de *Charmion*, que chante si délicieusement M<sup>me</sup> Reggiani dans *Une Nuit de Cléopâtre*.

M<sup>me</sup> Stembrine se mit au piano et chanta :

*Les heureux accusent la vie !*

*Les plaisirs*

*Laissent à l'âme inassouvie*

*Ses desirs.*

*On s'épanche en plainte morose,*

*En clameurs,*

*Au pli d'une feuille de rose ..*

*Moi, je meurs !*

Le baron se rapprocha, et s'accoudant au piano, il contempla le visage calme et presque souriant de Noémi.

Celle-ci continua :

*Ah ! le tourment qui me dévore,*

*Nuit et jour,*

*Poison qui tue et qu'on adore,*

*C'est l'amour !*

*Vous n'avez connu que ses charmes.*

*Ses bonheurs.*

*Et vous vous répandez en larmes...*

*Moi, je meurs !*

..

M. de Vix n'y put tenir plus longtemps. Il saisit M<sup>me</sup> Stembrine dans ses bras, l'enleva comme une plume et la déposant sur les coussins d'une large ottomane, il appuya ses lèvres sur celles de la belle Américaine.

— Laissez-moi, murmurait-elle, je vous en supplie, laissez-moi !

— Non ! dit le baron d'une voix métallique, il faut que cette comédie finisse. Je vous aime ardemment, vous le savez et vous vous jouez de moi... Tout à l'heure, quand vous vous êtes montrée sans voiles, vous saviez bien que je vous regardais, tout s'est passé par votre ordre !

— De grâce !... vous me serrez... vous me faites mal...

— Je vous ai écrit et vous avez reçu mes lettres... vous avez encouragé ma passion... il faut bien qu'elle éclate !...

— Mais, monsieur, mon mari...

— Votre mari est absent pour trois mois... Dans trois mois, nous verrons ce qu'il y aura à faire... Noémi, je vous aime et vous m'avez brisé le cœur.

— Non, dit Noémi d'une voix entrecoupée par les sanglots, je vous aime aussi...

— Vous m'aimez ? s'écria M. de Vix avec transport.

— Oui, je vous aime, mais je ne puis être à vous...

— Vous venez de vous donner, reprit le baron, à moi de vous prendre !

Une lutte désespérée s'engagea. Le baron se hâta de battre sur sa poitrine le cœur de Noémi ; ses lèvres répondaient à ses caresses ; elle était comme pâmée dans ses bras.

— Tu es à moi ! murmura-t-il.

Mais elle, haletante, des larmes dans les cils, la tête penchée sur l'épaule de celui qui l'étranglait, laissa tomber ces mots d'une voix expirante :

— Pardonnez-moi ; j'ai un catarrhe de la vessie...

AURÉLIEN SCHOLL.

avons affaire à des gens qui ne sont pas scrupuleux sur les moyens; ici c'est un bateau de la Révolution, là un bateau de la République; le premier porte le pavillon de la France, le second aussi et, l'un et l'autre, pour la même besogne. C'est un procédé admis; la guerre n'a pas de lois; il ne s'agit pas de faire du sentiment. La victoire est au mieux armé depuis qu'elle n'est plus au moins lâche: d'accord!

Mais alors, qu'on cesse de trouver sinistre la trappe de Carrier, puisqu'on trouve le torpilleur 68 superbe!

On l'a acclamé, ce meurtrier maritime, on lui a crié: bravo! Le bon peuple de Paris a salué en lui le vainqueur des guerres futures.

Lorsqu'il a apparu sur la Seine, taupe hideuse au milieu des mouches coquettes, des milliers de poitrines ont jeté son nom dans un hurrah.

Nous en sommes arrivés à faire reposer le succès des campagnes prochaines sur un bateau qui ne peut venir de Rouen à Paris sans prendre haleine. Et quel bateau! tout petit, mais manœuvrant à l'abri, pour qui le combat naval se résume dans un guet-apens.

Hurrah! le torpilleur 68! le règne de la bombe imbécile est arrivé. Quand on avait du courage, du sang-froid, de l'audace, on se battait; à présent, on s'assassine.

Exécuteur des basses œuvres de la guerre, sauveur de la République, salut!

COGNE-DRU.

## LES TISSEURS

(Chœur)

AUX ORPHÉONS LYONNAIS  
Par un ex-Orphéoniste.

*Satin, velours, gaze fraîche et légère,  
Qui font rêver sur d'aimables beautés,  
Portez au loin, tant la rive étrangère,  
Du goût français les mille nouveautés;  
Sur nos métiers, veilles laborieuses,  
Changent la soie en ravissants atours,  
Que de dessins, d'armures gracieuses,  
Dont nous faisons éclore les contours.*

*Comme l'oiseau, dans le feuillage,  
Avec le jour nous commençons,  
Lui, ses amours, son babillage;  
Nous, le travail et nos chansons.  
Tra la, la, la! allons navette!  
Clic, pan, clac, pan, déroule encor  
Tra, la, la, la, de ta canette,  
Clic, pan, clac, pan, la soie ou l'or.*

*Damas pompeux, l'ornement de nos temples,  
Moelleux tapis, éblouissant brocart,  
On vous tissait jadis avec des semples,  
Quand apparut notre immortel Jacquard.*

*Simple ouvrier, par sa persévérance,  
Il agrandit le champ de nos travaux,  
Plus grande encore il a rendu la France  
Et nos produits sont encor sans rivaux.*

*Nous faisons la serge croisée,  
La broderie aux mille fleurs.  
Le châle au quart de l'épousée.  
Notre étendard aux trois couleurs  
Tra la, la, la! allons navette!  
Clic, pan, clac, pan, déroule encor,  
Tra la, la, la, de ta canette,  
Clic, pan, clac, pan, la soie ou l'or.*

*Si nos travaux, tisseurs sont périssables,  
S'ils ne sont point des œuvres de géants,  
Ils sont nombreux comme les grains des sables  
Qui sont tassés au fond des océans.  
Nous travaillons pour parer la nature,  
Brillants tissus, réjouissez les yeux  
Resplendissez, somptueuses tentures,  
Etincelez, nobles reflets soyeux.*

*Avec fierté, belle industrie,  
Nous travaillons à ta splendeur;  
Quand nous tissons, noble patrie,  
Nous concourons à ta grandeur.  
Tra la, la, la! allons navette!  
Clic, pan, clac, pan, déroule encor,  
Tra la, la, la, de ta canette,  
Clic, pan, clac, pan, la soie ou l'or.*

*Il est parfois de longs jours de tristesse,  
Où la chanson déserte l'atelier;  
Où le chômage amène la détresse,  
Fléau, chez nous, aujourd'hui familier.  
Que le progrès sourie à tout le monde,  
Nous épargnant ses cruelles douleurs;  
Que le soleil nous éclaire à la ronde,  
Et nous aurons des épis et des fleurs.*

*Comme l'oiseau, dans le feuillage,  
Avec le jour nous commençons,  
Lui, ses amours, son babillage;  
Nous, le travail et nos chansons.  
Tra la, la, la! allons navette!  
Clic, pan, clac, pan, déroule encor,  
Tra la, la, la, de ta canette,  
Clic, pan, clac, pan, la soie ou l'or.*

DUR-A-CUIRE.

## CHRONIQUE DU POULAILLER

### GRAND-THÉÂTRE

Denise a quitté l'affiche du Grand-Théâtre et, en attendant le Prince Zilah, dont la première est fixée à lundi

prochain, nous aurons, samedi et dimanche, deux représentations du *Maître de forges*.

Il est certain que la comédie de Georges Ohnet fera salle comble comme d'habitude, d'autant plus que l'interprétation avec M<sup>me</sup> Jane Hading et M. Damala sera, sinon la meilleure, du moins une des meilleures que nous ayons eues.

Mardi soir, on donnait *Divorçons* avec M<sup>lle</sup> Marie Kolb, dans le rôle de Cyprienne. On se rappelle du succès qu'elle obtint au Théâtre-Bellecour, où elle créa le rôle de la comédie de Sardou; hier, mardi, cette artiste nous est revenue avec les mêmes qualités qu'autrefois: le troisième acte, surtout, avec la scène du champagne et ce rire inextinguible qui ne tarde pas à gagner la salle tout entière, a été pour M<sup>lle</sup> Kolb un véritable triomphe.

Bientôt, peut-être, nous pourrions applaudir le nouvel ouvrage de M. Sardou, je veux parler de *Théodora*, qui doit nous venir avec son matériel, sa riche décoration et aussi avec des interprètes de Paris, Sarah Bernhardt en tête.

### CÉLESTINS

L'administration des Célestins a compris que M. Nigri, pour n'être plus ténor n'en était pas mieux baryton et l'a remplacé par M. Morlet. Celui-ci est bien un peu usé, mais, du moins, c'est un baryton et, de plus, un bon artiste; M. Hyacinthe a repris sa place de ténorino, et tout est pour le mieux avec M<sup>lles</sup> Nixau et Sivori du côté des femmes.

*La Mascotte* alterne actuellement avec *le Cœur et la Main* et il pourra bien en être ainsi jusqu'à la fin du mois, c'est-à-dire la fin de la saison. Le théâtre des Célestins redeviendra alors notre scène de comédie, tandis que l'orchestre se préparera pour l'ouverture de la saison d'été des concerts Bellecour.

### CASINO-KURSAAL DE CHARBONNIÈRES

(SPA FRANÇAIS)

La Saison thermale de Charbonnières est commencée; le Casino a réouvert ses portes. D'agréables et utiles modifications ont été faites de tous côtés. Enfin, un train spécial, partant du Casino à minuit, ramène les visiteurs à Lyon.

### THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par *Mignon*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Rédacteur-Gérant: FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

## LOTÉRIE DES ARTISTES MUSICIENS

**GROS LOT: 100.000<sup>f</sup>** Second et dernier Tirage  
Jeudi 30 Juillet prochain

246 autres Lots de: 50.000<sup>f</sup>, 25.000<sup>f</sup>, 10.000<sup>f</sup>, 5.000<sup>f</sup>, 1.000<sup>f</sup>, 500<sup>f</sup>, 100<sup>f</sup>.  
Le montant des Lots est déposé à la Banque de France.  
DERNIERS BILLETS: UN FRANC.  
Adresser sans retard espèces, chèques ou Mandats-poste à M. Ernest DÉTÈRE, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 18, Rue Grange-Batelière, PARIS.

## L. BOULANGER

EDITEUR

83, rue de Rennes, 83, Paris

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

### GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT:

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME:

Dans la 1<sup>re</sup> livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

### VIE FRANÇAISE

COMPRENANT:

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME:

La 1<sup>re</sup> livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2<sup>me</sup> celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

## Couveuses Artificielles

Plus d'eau à réchauffer, plus de lampes, ni thermo-siphons, plus d'extincteurs!!!

DERNIERS PERFECTIONNEMENTS

ROULLIER, &amp; ARNOULT

à GAMBAILLON (Saône-et-Loire)

et 7, galerie Vivienne, Paris

Envoi franco du Catalogue illustré. Ecrire à Gambail.

ÉVITER  
LES  
CONTREFAÇONS  
CHOCOLAT-MENIER  
BIEN  
LE VÉRITABLE  
BON

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux:

Sachet préservatif du choléra..... 1 f.  
Vinaigre phénique, toilette..... 0 75  
Acide phénique parfumé..... 0 75  
Phénol parfumé..... 0 75

## BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse

SOCIÉTÉ ANONYME. Capital: 4,750,000 fr.

La banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables  
A vue..... 2 0/0  
A CINQ jours de vue..... 3 0/0  
A six mois..... 4 1/2 0/0  
A un an et au-dessus..... 5 0/0

Escompte. — Encaissement  
Achat et vente de valeurs, Coupons  
Renseignements. Emissions

## PEIGNES OBERT

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

## AU CHINOIS

### PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence  
50 pour 100 de rabais  
depuis 18 centimes le rouleau  
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier  
et la rue Dubois.

### SPÉCIALITÉ

DE

## Plissés et Plis crevés

### POUR TAILLEUSES

Faits à la main avec baguettes

Ne se déformant pas comme les Plissés à la machine et aux mêmes prix. — Régularité parfaite. — Plissés et Plis crevés jusqu'à un mètre de hauteur.

M<sup>me</sup> GUICHARD-PEYTERRue St<sup>e</sup>-Catherine, 15

LYON-TERREAUX

|                                                   |                      |
|---------------------------------------------------|----------------------|
| TRAVAUX DE LUXE                                   | TITRES D'OBLIGATIONS |
| ADMINISTRATIFS                                    | JOURNAUX             |
| Commerciaux                                       | Labours              |
| ASSOCIATION SYNDICALE<br>Des Ouvriers typographes |                      |
| IMPRIMERIE NOUVELLE                               |                      |
| 52, Rue Ferrandière, 52                           |                      |
| Mémoires                                          | Thèses               |
| REGISTRES                                         | AFFICHES             |
| LIVRETS DE SOCIÉTÉ                                | LETTRES DE DÉCÈS     |